

Redouanne, Najib  
Reseña de "Réflexions clandestines" de Youssef Jebri  
Francofonía, Núm. 17, 2008, pp. 338-342  
Universidad de Cádiz  
España

Disponible en: <http://redalyc.uaemex.mx/src/inicio/ArtPdfRed.jsp?iCve=29511612024>



*Francofonía*  
ISSN (Versión impresa): 1132-3310  
[francofonía@uca.es](mailto:francofonía@uca.es)  
Universidad de Cádiz  
España

JEBRI, YOUSSEF (2007)

*Réflexions clandestines*

Paris, Éditions du Cygne  
90 pp.

Après *Le manuscrit d'Hicham* publié en 2007, récit sur la tentative de rejoindre illégalement l'Espagne en traversant le détroit de Gibraltar, Youssef Jebri nous fait partager, dans ses *Réflexions clandestines*, le ressenti d'un immigré clandestin en France. Le lecteur ne s'étonnera pas de croiser dans le second livre de cet écrivain marocain, qui est de la même mouvance que le premier, l'expression de ce thème d'actualité brûlante et poignante, à la fois miroir et réceptacle des pensées sur la sévérité de l'arrachement de son lieu d'origine et l'affrontement des dures épreuves de l'émigration illégale. Dans *Réflexions clandestines*, l'écrivain s'appuie sur les ressources bouleversantes d'authenticité d'une fiction romanesque sensible et profonde, une sorte de déplacement très particulier vers le partage du ressenti d'un immigré en France. C'est une volonté de témoignage où s'associent la nostalgie du rêve brisé et la lucidité d'un critique passionné. À travers l'histoire de Slimane, qui perturbe et peine, se cache une amère vérité, qui a pour nom le désespoir humain. En effet, jeune et insouciant, Slimane arrive en France en l'an 2000, à l'âge de vingt ans. Muni d'un visa touristique, valable pour un mois, il décide de rester à Paris, sans négliger ce qu'il y a de dur et de déconcertant dans cette aventure risquée des sans-papiers. Dès les premières pages du roman, les mots de l'écrivain claquent, percent et donnent le ton:

Sept années se sont écoulées depuis mon arrivée en France, sept années de clandestinité passées à veiller, avec attention, à éviter l'arrestation. Depuis que je vis à Paris, j'ai appris à gérer l'angoisse du contrôle d'identité. Sur un coup de dé, j'ai vu partir Idrissa et Mounir. En tournant au bout de la rue, ils sont tombés nez à nez avec une patrouille de police. Pris de panique, ils ont tenté de rebrousser chemin, de revenir sur leurs pas. Ce brusque changement de direction a éveillé les soupçons des policiers qui se sont empressés de procéder à leur interpellation. Pour défaut de papier, Idrissa et Mouni se sont retrouvés menottés et en état d'arrestation, dernière étape avant l'expulsion. Impitoyable la machine administrative s'est mise en action. Ultime recours: un arrêté

favorable de la Cour. Ils subissent une nouvelle désillusion car la France refuse de leurs [sic] délivrer un titre de séjour et décide de les expulser pour toujours. Fin de l'histoire. Quand j'y repense, j'enrage! Pour cinq minutes, leurs espoirs et leurs projets se sont évaporés. S'ils avaient quitté ce bar cinq minutes plus tard, ils seraient probablement encore là, tentant –certes vainement– de concrétiser leurs rêves. Maudites minutes! Maudit destin. (13)

L'écrivain met en lumière des émotions profondes en plongeant dans les tréfonds de l'âme d'un clandestin, en racontant ses peurs, ses craintes, ses luttes, ses peines et ses rêves sans avoir recours à des analyses psychologiques. Ses mots disent le concret, un réel qui émerge et est vécu dans la dureté de l'exil et dans la sévérité du quotidien. Dès lors, toutes ses pensées tournent autour de ce drame lancinant qui hante et sous-tend la trame narrative: être et vivre dans la clandestinité. Car, en dépit du fait qu'il a loué une chambre en plein cœur de Paris, par l'entremise d'un compatriote ce qui lui donne espoir et courage en lui rappelant que si lui a réussi à entrer dans la forteresse sévèrement gardée, *des milliers de candidats à l'émigration* clandestine meurent en tentant de pénétrer en Europe (14), il ne peut s'empêcher de s'enfoncer dans le désespoir total. Tentant de donner un sens à une existence dont les repères s'estompent peu à peu, ses propos simples et incisifs tracent et restituent par bribes surprenantes la constante peur au ventre d'être arrêté et expulsé définitivement, le désir d'intégrer la société sans attirer de soupçon sur sa situation irrégulière et la détermination sans égale de vivre dans un monde hostile, repoussant et fermé, malgré son mal d'être. Il est conscient de la fragilité de sa situation qui apparaît dans l'abus pernicieux et dévastateur de son exploitation en tant que travailleur illégal:

Pour subvenir à mes besoins, je suis contraint d'occuper des emplois non-déclarés. Juste après mon arrivée en France, j'ai travaillé sur des chantiers de construction. N'ayant jamais rien fait de mes mains, définitivement fâché avec le marteau et le pinceau, j'ai abandonné pour tenter ma chance en tant que serveur. J'ai tenu deux mois. Je travaille sept jours sur sept. Je démarrais mon service à quatorze heures et je terminais entre minuit et une heure du matin. Payé vingt euros par jour, je devais servir en salle, faire la plonge et nettoyer le bar après la fermeture. Il fallait accepter les colères des joueurs qui avaient tout

perdu au rapido, au loto ou aux courses de chevaux, les délires des clients alcoolos, l'ambiance de misère et être prêt à risquer sa vie pour défendre la caisse. Je suis vite parti. J'ai également essayé de vivre de bricoles, de réparations de paraboles qui s'affolent et d'ordinateurs aux disques durs quiaturent. La demande était bien trop aléatoire pour pouvoir en faire un gagne-pain. (14)

Prisonnier de cette muraille érigée autour de lui, état qui ne changera pas grand-chose, au fond, ni à son existence effacée ni à son malheur, Slimane espère devenir un écrivain et vivre de sa plume. En fait, la maîtrise de la langue française l'avait aidé à rehausser son statut d'immigrant d'une part, et, d'autre part, à apporter une certaine assistance à ces immigrés analphabètes qui ont eu recours à ses multiples services:

Pour finir, je gagne ma vie en donnant des cours particuliers à des collégiens et des lycéens. Malin clin d'œil du destin: moi, le clandestin, j'enseigne aux petits Français les subtilités de la langue de Molière et Prévert. Et pour leur apprendre les règles de conjugaison, de grammaire et d'orthographe, je leur fais visiter le Bled... et le Bescherelle. (14)

Je remplis aussi le rôle d'écrivain public pour les immigrés qui ne maîtrisent pas la langue française. Sur commande, je rédige des courriers en tout genre destinés au Trésor public, à la Caisse d'assurances [sic] maladie ou aux Assedic. L'aide à la rédaction des lettres de motivations et des curriculum vitae figure également dans le catalogue des services que je propose à mes clients. À leur demande, je les accompagne lors de leurs rendez-vous avec l'Administration. Dans mon quartier et à la mairie de mon arrondissement, nul ne me soupçonne d'être un sans-papiers. Ils croient tous que je suis un étudiant de Province venu poursuivre mon cursus universitaire dans la capitale. La discrétion me permet de me dissoudre dans la masse, de passer inaperçu. Même José, mon premier et plus ancien client, ne se doute de rien. (15)

Mais sept années plus tard, il n'a toujours pas réussi à se faire publier et, végétant dans un univers factice, il a même perdu tout espoir de l'être un jour. Toutefois, malgré ses rêves de publication envolés, Slimane n'a pas cessé d'écrire car pour lui écrire, c'est exister et être libre. Les sept années passées à Paris donnent naissance aux "Réflexions

clandestines” où l’expérience d’une gestation venue de loin, racontée avec sensibilité et simplicité, se complexifie au fur et à mesure que l’immigré clandestin aborde l’illusion de son désir de liberté et de réussite dans cette ville qui avait fortement habité son imaginaire. Les descriptions de la désillusion de l’être qui portait en lui tant d’espérance à la rencontre de la terre promise mais qui découvre un pays froid et sans promesses sont très touchantes et teintées d’observations aiguisées.

En France, les individus s’ignorent. Chacun semble évoluer dans son coin. Chaque semaine, quatre ou cinq jours sur sept, à la même heure, les mêmes personnes se retrouvent sur le quai d’une station de métro. Certains se croisent ainsi depuis des semaines, des mois, des années même. Pourtant, ils n’échangent aucune parole, encore moins de sourire. Les regards fuyants ou les yeux plongés dans un journal, nul ne s’intéresse ou ne se préoccupe de son voisin. La rame de métro s’immobilise sur le quai; les portes s’ouvrent. Les passagers désirant s’arrêter à cette station n’ont guère le temps de descendre qu’ils sont déjà remplacés par de nouveaux passagers. Tout le monde se rue sur les quelques places restées libre. Oubliant les règles de savoir-vivre et de galanterie, des hommes voyagent assis tandis que des femmes enceintes et des personnes âgées restent debout. Dans le wagon, les regards se croisent; des individus se toisent, œil sombre, façon boxeur qui s’apprête à monter sur le ring. Dans le métro, je croise rarement un sourire; par contre je rencontre fréquemment de l’indifférence et décèle souvent de la méfiance. (22-23)

Partagé entre rêve et réalité, il puise dans la mémoire de ses émotions le mouvement de rupture et de perte entre l’ailleurs et l’ici pour briser le cercle de la peur et dire les ambitions éblouissantes qui l’inspirent. Entièrement dédié à l’écriture, qu’il veut mener jusqu’au bout du vertige, il aspire à avoir une place dans cette France qu’il aime tant mais qui le repousse sévèrement. Au terme de sa trajectoire complexe, il espère atteindre la paix de l’âme et jouir pleinement de sa liberté. Il souhaite pouvoir errer sans peur, aimer, s’exprimer sur tous les sujets sans crainte du danger, sans risquer de subir vexations, intimidations ou encore d’être emprisonné. En prenant la parole pour livrer ses réflexions clandestines et ses ultimes interrogations, se demandant si en France il finira par rencontrer cette liberté qu’il chérit tant, il rend compte de la blessure dans la migration, du déchirement dans le déplacement et de la

mélancolie dans la rupture.

Il est difficile de rester indifférent à la fulgurance des formules du romancier, né au Maroc en 1973, vivant en France depuis dix ans et se consacrant désormais à l'écriture. Dans cet écrit, il réussit à apporter un langage littéraire nouveau, apparaissant comme une voix montante tout aussi innovante, en se distinguant par une écriture chargée d'émotion et de sensibilité. Cette amère vérité des clandestins, sur laquelle il a développé son récit est très précieuse. Le livre ne vaut pas uniquement pour l'éclairage qu'il apporte sur le drame de ces damnés de la terre, il a aussi une valeur intrinsèque. Il s'en dégage une charge douloureuse sur le destin sordide des "sans-papiers", ces écorchés vifs, en quête d'une place à la mesure de leurs rêves, d'un peu d'humanisme, de compréhension et de tolérance dans un monde hostile qui ne les accepte guère.

NAJIB REDOUANNE